

Faudrait-il oublier l'histoire de l'oubli chez Proust ?

Haruhiko TOKUDA

Quant à la dactylographie retrouvée par Nathalie Mauriac, *Albertine disparue*⁽¹⁾, certains d'entre vous connaissez bien ma position : c'est-à-dire, je considère toujours que cette version avait rapport quelconque à la revue des *Œuvres libres*, contrairement à son hypothèse. Mais aujourd'hui, je n'ai pas d'intention de discuter de front sur cette problématique.

Or, il va sans dire que cet avant-dernier tome d'*A la recherche* a pour grand thème l'oubli. Quelques-unes de ses lettres nous montrent bien que Proust lui-même en était bien conscient. Dès le mois de novembre 1917, Proust écrit à Robert de Fleurs : «Or il se trouve qu'un épisode douloureux de ce livre (une étude sur l'Oubli) se passe en partie à Venise et contient des descriptions assez peu faites jusqu'ici, je crois»⁽²⁾. L'expression «une étude sur l'Oubli» nous suggère que Proust essaye de s'approcher de ce phénomène psychique d'une façon méthodique. De plus, ne peut-on pas sentir même une certaine fierté de l'auteur dans l'expression «descriptions assez peu faites jusqu'ici, je crois»? Peut-être, aurait-il pu faire une nouvelle découverte, ou, une nouvelle reconnaissance, bien sûr, à sa manière. Une autre lettre. Presqu'un an avant sa mort, en octobre 1921, Proust écrit à Gallimard à propos de son future sixième tome comme ceci : «... la fin de *Sodome III* où il n'y a rien à changer et qui est ce que j'ai écrit de mieux (La mort d'Albertine, l'oubli).»⁽³⁾ Cette lettre reflète bien l'intention romanesque de Proust. La mort d'Albertine et l'oubli sont les deux thèmes attribués à ce tome par l'auteur même. Et d'ailleurs, cette fois, il est tout à fait sûr de la qualité d'expression, puisqu'il la considère comme la meilleure. Alors, qui pourrait imaginer que Proust abandonne à jamais sa précieuse partie sur l'oubli? Puisqu'on sent le tone assurant qu'il a

déployé ici, il ne nous semble pas du tout qu'il puisse, un jour, abandonner ce thème cher à lui, d'autant plus qu'il se vantait même discrètement d'une certaine originalité que comportent ses descriptions sur l'oubli.

Dans la dactylographie dite «Mauriac», Proust a supprimé systématiquement la plupart des passages en ce qui concerne l'histoire d'Albertine après sa mort ; par conséquent, il a supprimé le récit des trois étapes de l'oubli. Dans le chapitre du séjour à Venise, sa suppression est si systématique et si minutieuse qu'on ne trouve aucune mention d'Albertine sauf à la dernière partie de la dactylographie où il s'agit de la confusion d'écriture d'une dépêche entre Gilberte et Albertine. Pourtant, l'explication du narrateur est ici non fondée, car dans la version de Mauriac, jamais il n'avait parlé de cette dépêche en question. Mais nous n'y insisterons pas aujourd'hui.

Nathalie Mauriac nous indique que Proust, juste avant sa mort, a entamé l'élaboration d'un nouveau plan romanesque à partir de cette dactylographie jusqu'au *Temps retrouvé*. C'est possible. Car le caractère de l'inachèvement d'*A la Recherche* ne saurait trop être souligné. Mais comme Tadié dit que notre écrivain était «un créateur déjà à demi inconscient en ces premiers jours de novembre»⁽⁴⁾, il serait un peu irréaliste d'accorder trop d'importance à ce plan mal éclairé. D'ailleurs, Nathalie Mauriac, quand elle avance ses hypothèses pour le contenu probable de *Sodome et Gomorrhe IV, V, VI*, elle n'arrive pas à nous convaincre quant à l'endroit futur où Proust, s'il avait survécu, aurait pu reprendre cette série d'histoire de l'oubli⁽⁵⁾. D'autre part, au début du chapitre «Mademoiselle de Forcheville», Proust lui-même parle de «quatre étapes» de l'oubli. Et Anne Chevalier, éditrice de sixième tome de la Nouvelle Pléiade, commente là-dessus en disant qu'«on peut supposer que le séjour à Tansonville est la quatrième et ultime étape»⁽⁶⁾. Mais le discours du narrateur sur Albertine pendant son séjour à Tansonville n'est ni assez riche, ni assez profond en expression pour être comparé à celui pendant le séjour à Venise et pour être considéré comme concernant l'ultime étape de l'oubli. Il nous semble que cette expression «quatre étapes» n'est qu'une erreur de la part de Proust.

Nous allons maintenant passer en revue approximative l'histo-

rique des descriptions proustiennes sur l'oubli jusqu'à *Swann* pour savoir comment Proust l'a conçu.

Dans ces œuvres de la jeunesse de Proust, on ne s'étonne pas de trouver déjà quelques bourgeons du thème de l'oubli, dont on rencontrera plus tard le développement éclatant et ultime dans le sixième tome d'*A la recherche*. Cependant, il y a même le titre trompeur d'un chapitre dans *Les Plaisirs et les jours* : «*Les rivages de l'oubli*». Ce titre ne reflète pas encore les notions ultérieure de l'oubli de Proust. Ici, l'oubli ne signifie qu'une nostalgie sentimentale pour les morts ou l'être aimés et séparés par le narrateur; celui-ci ne ressent pas encore d'indifférence à leurs égards, mais bien au contraire, il ne les a pas encore oubliés. Par exemple. «Elle n'est pas "plus que morte" pour nous. Elle est une morte dont on se souvient affectueusement»⁽⁷⁾. Le chapitre «Sources des larmes qui sont dans les amours passés» nous dévoile enfin un bourgeon du thème de l'oubli. Voici un état psychique en rapport avec l'oubli après l'amour passé pour le jeune Proust. «Ce contraste entre l'immensité de notre amour passé et l'absolu de notre indifférence présente, ...nous le constaterons froidement dans la vie, précisément parce que notre état présent est **l'indifférence et l'oubli**, que notre aimé et notre amour ne nous plaisent plus qu'esthétiquement tout au plus, et qu'avec l'amour, le trouble, la faculté de souffrir ont disparu» (soulignés par nous)⁽⁸⁾. Retenons ici, bien que les mots «l'indifférence» et «l'oubli» soient juxtaposés, ils sont considérés pour Proust comme identiques. L'expression «le trouble, la faculté de souffrir ont disparu» annonce déjà un des derniers états du l'héros d'*A la recherche*. En résumé, Proust conçoit l'oubli en rapport avec l'indifférence. L'indifférence est un état causé par l'oubli, ou bien, une de ses représentations. Cette idée fait partie de la théorie proustienne de l'oubli. Sur ce point, Maurice Bardèche fait une récapitulation comme ceci : «Il est remarquable que certaines interprétations déjà très «proustiennes» de l'habitude, de l'oubli, de l'absence, de la jalousie, puissent être rencontrées ça et là à cette date : mais, en effet, ce ne sont alors que des rencontres, des «réflexions» que l'écrivain fait incidemment, alors que plus tard, ces pensées commanderont toute

l'œuvre»⁽⁹⁾.

C'est maintenant le tour de *Jean Santeuil*. Dès le début de ce roman manqué, le mot «l'oubli» surgit sous la forme de confession de l'écrivain C. qui a souffert des tourments de la jalousie à cause d'une presonne qu'il a autrefois aimée et qu'il est resté deux ans sans voir. L'écrivain C. reprend : «Je fus guéri vers la fin de cette deuxième année et je n'en ai plus jamais souffert depuis. C'est dans ces guérisons que j'admire la nature... À vrai dire, je crois que, pareille à ces médecins qui sous différents noms de calmants vous donnent de l'opium, ses remèdes sont toujours à la base d'oubli, ou plutôt d'habitudes qui est le vrai nom, vous le savez, l'oubli n'est qu'une variété»(soulignés par nous)⁽¹⁰⁾. Ici, le jeune Proust met en relief l'effet de l'oubli comme guérison de souffrance. L'intéressant, ou le bizarre, c'est que ce pesonage a mis deux ans pour être délivré de la souffrance d'amour, comme le cas du héros des *Jeunes filles* pour Gilberte. Il faudrait aussi noter la liaison entre l'oubli et l'habitude développée plus tard dans ce tome.

Jean, héros de ce roman, qui se trouve à Beg-Meil, sait que Marie Kossief séjourne au village voisin, n'a plus envie de la revoir, et il finit parler de l'illusion d'amour : «Quelle fatigue que d'aimer sans cesse ce qui n'a de beauté que parce que nous l'aimons et qui, deux ans après, nous paraîtra fastidieux!»⁽¹¹⁾ Il faut encore deux ans pour les personages de Proust à fin que l'indifférence achève son travail! L'année suivante, à la montagne, Jean sait, curieusement cette fois-ci encore, que la bien aimée d'autrefois habite en ce moment à une lieue de sa vallée mais il n'a pas envie d'aller la voir, parce que «les personnes dans lesquelles nous avons l'illusion d'avoir mis le plus de nous-même, sans doute nous n'y avons rien mis, que le vent de notre amour et la fumée de nos sens. Car, une fois cela envolé, combien peu nous désirons le revoir!»⁽¹²⁾ Le narrateur ne dit pas le mot «l'oubli» pour qualifier ces épisodes, cependant il nous semble évident qu'ils ne représentent rien d'autre qu'un état d'oubli. Sa passion pour Marie terminée, Jean est devenu maintenant indifférent à sa présence même. C'est un résultat provoqué par l'oubli. Beaucoup plus tard, un soir, Jean retrouve Marie dans une soirée mondaine. Proust prend le mot

«l'indifférence» pour la première fois dans cette ébauche de roman. Invité par Mme Kossief chez eux le dimanche, Jean n'ose plus y aller. Proust nous apprend ce changement : «Quelque fois en passant devant l'hôtel il se rappelait les jours de pluie où il emmenait jusque-là sa bonne, en pèlerinage. Mais il se les rappelait sans la mélancolie qu'il pensait devoir goûter un jour dans le sentiment de ne plus l'aimer. Car cette mélancolie, ce qui la projetait ainsi d'avance sur son **indifférence** à venir, c'était son amour. Et cet amour n'était plus»⁽¹³⁾.

Nous constaterons le même schéma dans l'axe de la relation entre Jean et Françoise. L'histoire d'amour et d'oubli du héros se déroule autour de la sonate de Saint-Saëns, dont la petite phrase lui fait pressentir la fin de l'amour et lui rappelle le fait que sa passion pour elle était déjà terminée depuis fort longtemps. Dix ans après leur séparation, Jean écoute cette petite phrase sans qu'elle ne lui donne aucune émotion. «Si au temps de son bonheur elle (= la petite phrase) avait anticipé par sa tristesse sur le temps de leur séparation, au temps de leur séparation par son sourire elle avait anticipé sur le temps de son **oubli**. Il avait **oublié** Françoise. Ce fut sans chagrin qu'il entendit la petite phrase»⁽¹⁴⁾. Plutôt que de se remémorer Françoise quand elle lui jouait autrefois la petite phrase, Jean préfère, ainsi, se souvenir du cadre où il l'entendait jouer. Bien sûr, il ne retrouve plus la jalousie qui le tourmenta tant de fois.

Nous passons au premier tome d'*A la recherche, Du côté de chez Swann*. Il est fort étonnant de constater que Proust s'était contenté de parler seulement d'indifférence pour décrire des épisodes de l'oubli même jusqu'au volume paru en 1913. À ce stade, l'oubli ne concerne que le Swann dandy, non pas encore le héros. Quant au thème de l'oubli, essentiellement, le personnage de Swann incarne la répétition de l'expérience qu'a vécue Jean à l'égard de Françoise. Toutefois, Swann ici ne connaît pas la séparation effective d'Odette, à la différence de Jean dont Proust décrit le sentiment de l'oubli après la séparation. Se rappelant, deux ans ou dix ans après, les femmes qu'il a quittées, Jean prend conscience à nouveau de l'oubli et du temps qui a coulé pendant l'absence de leurs bien-aimées. Ce n'est pas le cas de Swann. L'histoire d'amour de Swann pour Odette, à l'approche de la fin,

connaît une période où poussé par l'affaiblissement de l'amour, il prépare exprès des états d'oubli. «Exprès», car sa fierté blessée a besoin d'être recouverte d'un équilibre d'état d'âme. Ainsi, il aime souvent se projeter dans le futur imaginaire en pensant à l'oubli possible après la rupture. Anticiper sur le temps d'oubli, c'est pour lui une sorte d'exorcisme volontaire. Nous serions tentés d'appeler l'oubli à la manière de Swann pseudo-oubli. En voici la phrase en question. «Sans doute Swann était certain que s'il avait vécu maintenant loin d'Odette, elle aurait fini par devenir **indifférente**, de sorte qu'il aurait été content qu'elle quittât Paris pour toujours ; il aurait eu courage de rester ; mais il n'avait pas celui de partir»⁽¹⁵⁾. Cette phrase au conditionnel a rapport à une analyse psychologique de Swann qui commence à sentir que son amour verra son fin, après avoir entendu la petite sonate de Vinteuil chez Mme Saint-Euverte.

Aussi, une autre phrase qui exprime une lassitude à la fin de son amour d'Odette, vers la fin d'*Amour de Swann*. «Voici qu'à l'affaiblissement de son amour correspondait simultanément un affaiblissement du désir de rester amoureux... quand Swann ramassa par hasard près de lui la preuve que Forcheville avait été l'amant d'Odette, il s'aperçut qu'il n'en ressentait aucune douleur, que l'amour était loin maintenant, et regretta de n'avoir pas été averti du moment où il le quittait pour toujours»⁽¹⁶⁾. Bien qu'il n'y ait de mots ni de «l'oubli», ni de «l'indifférence», ce passage nous montre bien un état d'indifférence certaine de Swann à Odette, surtout quand il est comparé avec un voyageur ensommeillé par les expressions «incuriosité» et «engourdissement». Cependant, cette situation psychique de Swann est bien loin de celle du héros d'*A la recherche* qu'on trouvera dans *Les jeunes filles*. Elle se trouve plutôt au même niveau que celle des personnages des ouvrages antérieurs créés par le jeune Proust.

Ayant examiné ces premiers ouvrages ainsi que *Le carnet de 1908* et *Le contre Sainte-Beuve* et *Du côté de chez Swann*, nous tirons quelques conclusions : 1) La réalité psychique de l'oubli proustien est le plus souvent exprimée sous la forme d'indifférence. Ceci sera toujours vrai dans les tomes ultérieurs d'*A la recherche*. 2) Le sentiment des person-

nages qui s'aperçoivent de leur oubli n'est pas du tout désespérant. 3) L'oubli n'est jamais raconté en rapport avec les intermittences du cœur dont le phénomène principal sont la résurrection de l'être jadis aimé. Alors maintenant, on se demande quel sont les critères du thème de l'oubli, mis en application à partir du deuxième tome d'*A la recherche*, qui puissent se différencier de ceux que nous venons de voir? Bien sûr, la découverte d'un nouveau critère de l'oubli proustien a été poussée par la création du personnage d'Albertine. Donc, par la mort d'Agostinelli. Il est intéressant d'étudier une lettre de Proust adressée à Reynaldo Hahn du mois d'octobre en 1914⁽¹⁷⁾ qui relate son sentiment intérieur lorsqu'il se réfugiait à Cabourg. Cette lettre reflète un déclenchement de sa découverte psychologique. Il s'explique : «Je dois avouer à ma honte que... ce voyage a plutôt marqué **une première étape de détachement de mon chagrin**, ... il y a eu des moments, peut-être des heures, où il (=Agostinelli) avait disparu de ma pensée». Dans la suite de sa lettre, Proust fait part de la découverte à sa manière d'une nouvelle pensée de l'oubli. «Mais j'ai aussi la tristesse de sentir que même vives elles (=souffrances) sont pourtant peut-être moins obsédantes qu'il y a un mois et demi ou deux mois. Ce n'est pas parce que les autres sont morts que le chagrin diminue, mais parce **qu'on meurt soi-même**. Et il faut une bien grande vitalité pour maintenir et faire vivre intact le «moi» d'il y a **quelques semaines**. Son ami ne l'a pas oublié, le puvre Alfred. Mais il l'a rejoint dans la mort et son héritier, le «moi» d'aujourd'hui aime Alfred mais ne l'a connu que par les récits de l'autre. C'est une tendresse de second main». Proust remarque dans son cœur le fait que l'oubli a déjà pris du terrain. Il prend ainsi conscience de la possibilité de faire l'oubli une nouvelle étendue pour son œuvre. Proust reprend la lettre pour annoncer à son ami que «Quand vous lirez mon troisième volume celui qui s'appelle en partie *A l'ombre des jeunes filles en fleur*, vous reconnaîtrez l'anticipation et la sûre prophétie de ce que j'ai éprouvé depuis». On peut d'ailleurs retrouver le contenu similaire de ce passage dans une dédicace célèbre à Mme Scheikévitch⁽¹⁸⁾ qui est un extrait du cahier 56. Vous voyez bien les expressions analogues de ces deux lettres.

L'essence de ces phrases que nous avons soulignées dans la lettre adressée à Hahn, «qu'on meurt soi-même», «le "moi" qu'il y a quelques semaines», «Mon moi nouveau» et «l'ancien qui mourait», il sera réalisé de façon la plus claire et la plus convaincante dans le fameux passage de la troisième étape de l'oubli dans le tome d'*Albertine disparue*⁽¹⁹⁾. En recevant une dépêche d'Albertine qu'il croyait morte, le narrateur dit : «J'aurais été incapable de ressusciter Albertine parce que je l'étais de me ressusciter moi-même, de ressusciter **mon moi d'alors...** ma pensée était habituée à son maître — **mon nouveau moi** — quand elle s'aperçut qu'il était changé... Une fois que l'oubli se fut emparé de quelques points dominants de souffrance et de plaisir, la résistance de mon amour était vaincue, je n'aimais plus Albertine... Non seulement cette nouvelle qu'elle était vivante ne réveilla pas mon amour, non seulement elle me permit de constater combien était déjà avancé mon retour vers **l'indifférence**, mais elle lui fit instantanément subir une accélération si brusque...». Nous pensons que Proust a trouvé un nouveau contenu de sa notion d'oubli, c'est-à-dire, l'union de l'indifférence et de la mort du moi d'alors, d'après de ce qu'il a vécu la mort d'Agostinelli.

C'est ici qu'on peut voir sous une forme évidente cette nouvelle notion de l'oubli de Proust : la mort du moi qui aimait jadis une personne, le remplacement de celui-ci par un autre nouveau moi, l'impossibilité de ressusciter cette personne par l'ancien moi, donc l'impossibilité d'une résurrection de son ancien amour. C'est bien ce qui se différencie de l'optique de Proust sur l'oubli jusqu'au premier volume d'*A la recherche* paru en 1913, *Du côté de chez Swann*, c'est-à-dire, le vecteur d'oubli-indifférence. On pourrait nous contredire que la mort de l'ancien moi est un phénomène tout à fait normal et donc naturel, quand il s'agit de parler d'oubli. Mais l'important, c'est le fait que Proust a découvert cette notion par sa manière dans la vie vécue pour innover en sa théorie d'oubli et ensuite pour l'introduire à nouveau dans son système romanesque. Tout cela, il l'a fait de façon clairement conscient.

Revenons au passage de la troisième étape de l'oubli. Juste avant les phrases que nous avons citées, le narrateur recevant la dépêche en

question raconte ses impressions: «Alors il se passa d'une façon inverse la même chose que pour ma grand-mère : quand j'avais appris *en fait* que ma grand-mère était morte je n'avais d'abord eu aucun chagrin que quand des souvenirs involontaires l'avaient rendue vivante pour moi»⁽²⁰⁾. Ici, il s'agit de la comparaison avec la scène des Intermittences du cœur dans *Sodome et Gomorrhe*⁽²¹⁾. Plus d'un an après la mort de sa grand-mère, notre héros aperçoit dans sa mémoire «le visage tendre, préoccupé et déçu de ma grand-mère, telle qu'elle avait été ce premier soir d'arrivée... de ma grand-mère véritable dont, pour la première fois depuis les Champs-Élysées où elle avait eu son attaque, je retrouvais dans un souvenir involontaire et complet la réalité vivante». La résurrection de sa grand-mère nécessite donc l'action de la mémoire involontaire. Ce n'est pas seulement sa grand-mère qui est arrivée à ressusciter grâce à un effet magique de la mémoire involontaire, mais aussi ressuscite ici «**Le moi que j'étais alors** et qui avait disparu si longtemps», pour que se réalisent pleinement les Intermittences du cœur.

D'autre part, à l'étape ultime de l'oubli, ne ressuscitent ni Albertine qu'aimait le héros, ni son moi d'alors. L'oubli est à un certain stade une «condition nécessaire à la résurrection de la meilleure part de notre mémoire»⁽²²⁾, mais à cette dernière étape, il n'y a plus de place où puisse s'exercer la mémoire involontaire comme dans la scène des Intermittences du cœur. Là, l'oubli ne donne jamais lieu à la résurrection ni de l'objet qu'on a aimé jadis, ni du moi d'alors. L'oubli est pour Proust une négation de la réalité des Intermittences du cœur. Ce que met en relief notre écrivain pour l'oubli d'*A la recherche*, ce ne sont, dans la plupart, que des éléments négatifs. C'est la raison pour laquelle nous aimerions parler de l'oubli comme «négatif des Intermittences du cœur», négatif au double sens du mot, c'est-à-dire, comme terme photographique et aussi comme adjectif, négation d'un état positif.

Alors, Proust, après la découverte de sa nouvelle notion d'oubli, comment l'a-t-il introduite dans un volume qui succède à *Swann*? Sur cette question, la partie du récit entre le héros et Gilberte d'*A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, nous suggère des points fort intéressants. Nous savons que ce volume est le résultat d'assemblage des récits que Proust

a écrits aux époques assez différentes. C'est pourquoi la comparaison entre les Placards Grasset de 1914⁽²³⁾ et la version définitive pourra mettre en relief les armatures de récits auxquelles il a confié son plan à chaque stade, et ainsi, nous connaissons mieux le fruit de cette introduction.

D'abord, entrons en détail du cours du récit dans la première partie pour expliquer comment Proust a mis son thème d'oubli dans cette moule antérieure. Si l'on suit les événements et les scènes du récit selon le résumé de l'édition de la Pléiade, en voici la liste (c'est nous qui les ont numérotés).⁽²⁴⁾

« 1.Coup de barre et changement de direction dans les caractères — 2.Le marquis de Norpois — 3.La matinée de Berma — 4.Le dîner avec le marquis de Norpois — 4.Après le dîner — 6.Retour de Gilberte aux Champs-Élysées — 7.Mon amitié avec les Swann — 8.Mes sorties avec les Swann — 9.Le déjeuner avec Bergotte — **10.Comment je cesse de momentanément de voir Gilberte et quel chagrin j'en éprouve** — **11.Suite du chagrin que me cause ma séparation avec Gilberte** — 12. Éléance et beauté de Mme Swann »

Nous bornant aux "chapitres" qui traitent le thème de l'oubli, nous comprenons que les deux "chapitres" (**10.Comment je cesse de momentanément de voir Gilberte et quel chagrin j'en éprouve** — **11.Suite du chagrin que me cause ma séparation avec Gilberte**) n'existaient pas dans les Placards Grassets de 1914. Évidemment, en juin 1914, le contenu du récit que nous connaissons aujourd'hui n'était pas encore mis au jour. Proust a fait, jusqu'à la publication de la version définitive, des ajoutages et des corrections sur cette vieille toile.

Dans la version d'aujourd'hui, le centre de l'histoire est le héros et sa relation avec Gilberte. Elle se déroule comme ceci : le héros se brouille avec Gilberte, il décide de ne plus la voir et il en chagrine, sa séparation se fixe petit à petit, et l'oubli commence chez lui. Gérard Gentte appelle donc l'«histoire de Gilberte» comme unité de récit qui symboliserait le contenu de cette partie des *Jeunes filles*. Mais à ce stade des Placards Grasset de 1914 dont la base est à peu près la dactylographie de 1912, l'histoire se déroule différem-

ment : le héros joue avec Gilberte qui revient aux Champs-Élysées, il est invité plus tard chez elle, il se lie d'amitié plutôt avec Mme et M. Swann, surtout avec celle-ci qui est accompagné souvent en promenade par le héros. Ensuite, l'histoire se concentre sur l'écrivain Bergotte, et à la fin, le centre de la gravité de l'histoire se déplace vers l'élégance de Mme Odette Swann qui se promène au bois de Boulogne. Ainsi s'achève cette partie du récit. L'histoire d'amour juvénile entre le héros et Gilberte s'écarte peu à peu de l'intérêt de l'auteur, et elle disparaît d'elle-même, puisqu'on n'en parle plus. La lecture des Placards nous amène à conclure que tout se déroule, comme si le sujet de ce volume n'était pas l'amour du héros pour Gilberte, mais son aspiration vers sa mère.

Proust devait modifier la nature ambiguë de la relation du héros avec Gilberte qu'on voit dans les Placards, et créer à nouveau une série d'histoire d'amour (brouille—séparation—oubli). Il a ainsi inséré un épisode de brouille juste après l'endroit où Mme Swann invite le héros à dîner chez elle avec Bergotte (I.p.571). Or, ce passage nous semble donner une impression abrute, car jusque-là il n'y avait ni de symptôme, ni de dispositions qui puissent nous prévoir leur brouille. Le narrateur dit : «Plusieurs fois je sentis que Gilberte désirait éloigner mes visites» (p.572), mais il n'en donne aucun exemple au niveau de récit. Il finit par raconter sa dernière visite où Gilberte, qui ne peut pas aller à la leçon de piano à cause de sa présence chez elle, montre son mécontentement. Ces deux amis passent une journée désagréable. Et enfin, il se décide la séparation en disant : «j'eus le courage de prendre subitement la résolution de ne plus la voir»(p.574). La création d'Albertine engendre la modification de la nature de la relation entre ces deux amis. Proust a introduit leur nouvelle histoire d'amour dans l'ancienne moule des Placards, comme s'il ne s'intéressait pas de la nécessité romanesque, c'est-à-dire, vraisemblance réaliste, assurée par le cours de récit. Ainsi, Proust garde, d'un côté, les descriptions du salon de Mme Swann auquel assiste le héros snob qu'on trouve dans les Placards, mais de l'autre côté, il fait dérouler en même temps son histoire pénible d'amour perdu qui a été composée par la création d'Albertine. Coexistence assez bizarre.

Le narrateur, qui connaît toutes les histoires ultérieures d'amour

du héros, se hâte d'insérer ensuite son thème d'oubli. Alors, il nous semble que Proust, en laissant ambiguë la réalité de l'état d'oubli que porte le héros, sans bien respecter la nécessité romanesque du thème d'oubli dans le cours du récit, s'acharne à dévoiler ici la plupart des outils de sa théorie d'oubli, qu'il fixera à bon droit plus tard dans *Albertine disparue*. Nous sommes obligés de dire que l'écart entre la substance du récit et l'abstraction qui en déduit, est grand, no négligeable.

Après avoir passé avec déception 1er janvier, le narrateur analyse la confusion du cœur du héros et prévoit son état d'âme futur : «C'était à un long et cruel **suicide de moi** qui en moi-même aimait Gilberte que je m'acharnais avec continuité... si Gilberte ne venait pas à mon aide et ne détruisait pas dans son germe **ma future indifférence**»⁽²⁵⁾. Alors que le héros aime encore Gilberte(p.601), le narrateur devance ici les mots clef de sa théorie d'oubli qu'il devait utiliser plus tard dans *Albertine disparue*. Il les déploie même sous la forme de discours général qui dérive du cours du récit, par exemple : «Nous savons tous, quand nous n'aimons plus, que **l'oubli**, même le souvenir vague ne causent pas tant de souffrances que l'amour malheureux. C'est d'un tel **oubli** anticipé que je préférerais, sans me l'avouer, la reposante douceur»⁽²⁶⁾. Ou encore, «L'amabilité d'un être que nous n'aimons plus et qui semble encore excessive à notre **indifférence** eût peut-être été bien loin de suffire à notre amour... De sorte qu'il n'est pas certain que le bonheur survenu trop tard, quand on ne peut en jouir, **quand on n'aime plus**, soit tout à fait ce même bonheur dont le manque nous rendit jadis si malheureux. Une seule personne pourrait en décider, **notre moi d'alors ; il n'est plus là**»⁽²⁷⁾. Si l'on ajoutait au dernier passage «l'impossibilité de la résurrection de l'être jadis aimé», tous les critères de la théorie d'oubli à la troisième étape d'*Albertine disparue* seraient remplis.

Dans cette première partie des *Jeunes filles*, nous avons assez de peine de repérer à quel stade d'oubli se trouve le héros. Même après le choc qu'il a reçu en voyant Gilberte accompagnée par un jeune homme inconnu aux Champs-Élysées, il insinue l'oubli possible : «Je continuais bien à me dire que Gilberte ne m'aimait pas, que je le savais depuis assez longtemps, que je pouvais la revoir si je voulais, et, si je ne le

voulais pas, l'oublier à la longue»⁽²⁸⁾. Ou, un autre passage : «Mais j'étais encore bien loin de **cette mort du passé**. J'aimais celle qu'il est vrai que je croyais détester».⁽²⁹⁾ Plus loin encore, l'indécision du sentiment du héros continue. «Enfin une dernière raison s'ajouta plus tard à celle-ci pour me faire cesser complètement mes visites à Mme Swann. Cette raison, plus tardive, **n'était pas que j'eusse encore oublié Giberte**, mais de **tâcher de l'oublier plus vite**»⁽³⁰⁾.

Néanmoins, Proust finit par trancher brusquement : il marque une certaine progression d'oubli juste avant la dernière scène du salon de Mme Swann à la fin de la première partie, comme s'il voulait terminer là hâtivement l'histoire de l'oubli du héros. «Je regrettais, à ces moments-là d'avoir renoncé à entrer dans la diplomatie et de m'être fait une existence sédentaire, pour ne pas m'éloigner d'une jeune fille que je verrais plus et que j'avais déjà presque oubliée»⁽³¹⁾. Ce passage nous met dans un grand embarras, car la carrière de diplomatie ne concerne pas le héros qui n'est alors que lycéen. Il n'est pas encore étudiant des Sciences Po., comme Proust lui-même. Ici, comme si le narrateur parlait de son histoire d'amour avec Albertine. Pourquoi ce genre de confusion? et aussi de confusion chronologique, puisque le narrateur ne mentionne clairement que 1er janvier, ou, vaguement les vacances de Pâques? Mais tout cela appartient peut-être à la marge de tolérance, car Proust n'oublie pas de prendre ses précautions en employant ça et là des phrases du type itératif, sauf la mention de la diplomatie qui indique une période du type singulier.

Or, les phrases «suicide de moi», «l'oublier à la longue», «cette mort du passé», et «notre moi d'alors ; il n'est plus là», que nous avons soulignées n'existaient pas pour exprimer la circonstance de l'histoire d'amour entre Swann et Odette. Elles apparaissent dans *Albertine disparue* pour qualifier l'état mûr d'oubli qu'a atteint le héros, mais Proust voulait déjà les dévoiler à l'endroit qui n'était pas assez convenable pour représenter le contenu réel d'en ce moment de son phénomène psychique au point de vue de la dynamique de roman. D'ailleurs, elles sont souvent utilisées dans des phrases supposées ou hypothétiques, ou bien, dans des discours généraux qui en

dérivent. C'est un résultat de l'introduction de «la nouvelle histoire de Gilberte», poussée par la création du personnage d'Albertine, dans le vieux cadre des Placards Grasset où n'existait pas le thème d'oubli. Il ne serait pas alors trop exagéré de dire que la véritable héroïne de la première partie des *Jeunes filles* n'est pas Gilberte, mais Albertine qui est à l'ombre du récit en cours.

D'autre part, la dernière phrase de la citation «que j'avais déjà à presque oubliée» sera reprise dans deux ans plus tard tout au début de la deuxième partie. «J'étais arrivé à **une presque complète indifférence** à l'égard de Gilberte, quand deux ans plus tard je partis avec ma grand-mère pour Balbec...»⁽³²⁾. Il est vraiment étonnant de trouver une telle similitude entre ces phrases à l'intervalle de deux ans. C'est comme si la distance temporelle de deux ans n'avait jamais existé. Et que l'état psychique du héros n'avait jamais évolué au bout de deux ans. Pourrait-on se demander ce qu'il faisait pendant ce temps? Non, puisque Proust n'y décrit rien. Mais notre interrogation n'est pas du tout anodine. Car dans Les Placards Grasset, notre écrivain avait déjà écrit le premier séjour sans interrompre brusquement l'atmosphère de l'histoire du salon de Mme Swann comme ceci : «**Quand nous partîmes cette année-là pour Balbec**, mon corps qui n'avait opposé aucune résistance à ce voyage tant que je m'étais contenté en y pensant d'apercevoir du fond de mon lit à Paris, l'église persane à côté de la tempête, mon corps...»⁽³³⁾. Alors, dans l'ancienne version, il n'y avait pas de coupure du temps. Proust a donc ajouté ce changement chronologique à cette ancienne toile. Mais même s'il faisait cela, il nous semble que l'établissement de cette coupure à l'ancienne texture ne lui permet pas de produire un résultat auquel qu'il visait. Ainsi, sur la coupure dans l'édition actuelle, Pierre-Luis Rey dit avec raison : «comme un lien un peu ténu, d'un scrupule plutôt rhétorique, entre les deux parties des *Jeunes filles*»⁽³⁴⁾. Il nous semble que cette déclaration du début, ayant pour objectif de récapituler l'évolution psychologique du héros pour la fille de Swann au bout de deux ans, nous laisse sentir une certaine ambiguïté, et en même temps, une volonté nette de l'auteur qui voudrait bien trancher sur la direc-

tion du récit, puisque d'ici même, commence l'histoire de Balbec qui incorpore maintenant celle d'Albertine. Proust voulait conclure avec hâte la fin de l'histoire d'amour du héros pour Gilberte pour le déplacer, à cette étape, à une autre histoire plus dynamique, bien sûr, avec Albertine.

Cependant, un peu plus loin dans la même page, le narrateur rectifie ce manifeste : «Pourtant au moment de ce départ pour Balbec et pendant les premiers temps de mon séjour, **mon indifférence n'était encore qu'intermittente**»⁽³⁵⁾. Ce que nous apprend la deuxième phrase «Mon indifférence n'était encore qu'intermittente», c'est que notre héros s'attache encore à Gilberte et que l'indifférence qui est une expression concrète de l'oubli vient seulement de façon intermittente. Comment peut-on interpréter la différence de ce qu'indiquent les deux phrases contradictoires? Du reste assez bizarrement, le narrateur, tout en racontant que son moi jadis resurgit fréquemment, ne nous donne pourtant qu'un épisode pour en démontrer l'état psychique, c'est-à-dire, celui où le héros entend parler de «la famille du directeur du ministère des Postes»(p.4). Le narrateur dit qu'elle le rappelle sa conversation avec Gilberte. Mais au fond, elle ne sert que de phrase annonciatrice de l'arrivée d'Albertine dans le récit. De plus, il est tout à fait curieux de voir le narrateur, dont l'indifférence pour Gilberte était «presque complète» mais «n'était encore qu'intermittente au moment de ce départ pour Balbec et pendant les premiers temps de mon séjour», raconter encore un accomplissement de son indifférence à la fin de ce même passage (p.5) : «À Paris, j'étais devenu de plus en plus indifférent à Gilberte, grâce à l'Habitude. Le changement d'habitude, c'est-à-dire la cessation momentanée de l'Habitude, **paracheva** l'œuvre de l'Habitude quand je partis pour Balbec. Elle affaiblit mais stabilise, elle amène la désagrégation mais la **durer indéfiniment**». Ainsi, ces phrases comportent des contradictions au point de vue de la dynamique romanesque, mais Proust pourrait échapper de justesse à notre reproche, car il qualifie bien l'état de l'indifférence d'alors de «presque».

Or, dans cette deuxième partie des J. F., il y a dix passages où le narrateur parle de Gilberte après celui sur l'Habitude, mais il n'y a aucun où il nous informe concrètement de l'état ultérieur de

son indifférence à Gilberte et de la conséquence. Ceux qui nous intéressent, ce sont les deux premiers passages, parce qu'ils existaient déjà en tant que tel dans les Placards Grasset. Surtout, le premier lors de sa première nuit d'arrivée du Grand Hôtel. L'objectif du narrateur ici est de raconter sur l'effet du changement de l'habitude. Il le représente par un épisode de l'effroi de coucher dans une chambre inconnue et le déploie ensuite sous la forme de discours général.

Il nous explique ainsi⁽³⁶⁾. Cet effroi n'est que «la forme la plus humble, obscure, organique, presque inconsciente, de ce grand refus désespéré qu'opposent les choses qui constituent **le meilleur de notre vie présente** à ce que nous revêtions mentalement de notre acception la formule d'un avenir où elles ne figurent pas.» Quant aux choses opposées à ce qui a de meilleur constituant sa vie présente, le narrateur énumère ainsi, de manière juxtaposée, la pensée que «mes parents mourraient un jour, que les nécessités de la vie pourraient m'obliger à **vivre loin de Gilberte.**» La lecture de ces phrases, dans les Placards, nous oblige à penser que le héros d'*A la recherche* ne s'était pas encore séparé de Gilberte et que naturellement, son indifférence à elle n'était jamais entrée en jeu. La séparation et l'indifférence paraîtraient illogiques au point de vue du cours du récit. Et un peu plus loin de la même page, le narrateur se souvient de la parole de Swann. «Quand Swann m'avait dit à Paris, un jour que j'étais particulièrement souffrant : "Vous devriez partir pour ces délicieuses îles de l'Océanie, vous verrez que vous vous n'en reviendrez plus", j'aurais voulu lui répondre : "**Mais alors je ne verrais plus votre fille**, je vivrai au milieu de choses et de gens qu'elle n'a jamais vue."» La réponse du héros nous fait conclure qu'il était encore amoureux de Gilberte sans mettre son indifférence en question au moment où il allait passer la première nuit à cet hôtel (II, pp.30-31).

La singularité de ce passage se marque fort bien. Réfléchissons dans le cadre de la version définitive. Le "manifeste" de l'oubli au début des *JF* II et la phrase «mon indifférence n'était encore qu'intermittente», peuvent-ils bien couvrir ce qu'évoquent les phrases de ce passage? Régissent-ils le sens de ce passage? Autrement dit,

Proust est-il conscient de la liaison entre ces deux phrases du début et ce passage? Nous pensons que non. Car la première nuit d'arrivée est un temps singulatif. Par conséquent, la pensée qui est causée par cette expérience doit être aussi normalement singulative. «Les choses qui constituent le meilleur de **notre vie présente**» du héros sont ici bel et bien «la pensée que mes parents mourraient un jour, que les nécessités de la vie pourraient m'obliger à **vivre loin de Gilberte**». Logiquement parlant, il ne s'agit donc nullement ni de la séparation, ni de l'oubli dans le cœur du héros d'à ce moment. Tout cela est même hors de question. Ce n'est pas qu'un détail dont nous parlons, mais d'une sorte de négligence ou de contradiction de Proust sur la cohérence du récit. Proust qui voulait simplement laisser intact un passage précieux à lui des Placards à la version définitive qui débute par l'indifférence du héros à Gilberte. Pierre-Louis Rey a raison de dire : «Cet intervalle de deux ans s'accorde avec le transfert dans le premier séjour de la bande des jeunes filles..., Proust semble oublier d'en tirer les conséquences»⁽³⁷⁾.

Comme nous l'avons vu jusqu'à maintenant, l'histoire de l'oubli du héros pour Gilberte dans les deux parties des *Jeunes filles* n'est pas une bonne réussite à cause de l'incohérence et la confusion du récit. Proust, après la création d'Albertine, revêt Gilberte d'un nouveau destin et modifie le récit qu'elle suivra. Mais cette tentative est si hâtive qu'elle ne nous semble pas aboutir à ce qu'il visait, car en négligeant le contenu du cours du récit, il introduit le thème de l'oubli. Pour le cas d'Albertine, l'histoire de l'oubli est toute cohérente, d'autant plus que Proust prépare bien le récit en établissant trois étapes. Elle est plus impressionnante, parce que l'amour du héros est variée et ¹dynamique et que la héroïne est morte. De plus, le héros n'est plus à peine adolescent, mais bel et bien un jeune homme. Son sentiment et son expérience qu'il raconte nous apparaissent plus crédibles. Tout cela converge vers la troisième étape dans le séjour à Venise. Alors pourrait-on concevoir le terminus de l'oubli autrement que pendant ce séjour? C'est pourquoi nous pensons que l'idée hypothétique de Nathalie Mauriac sur l'oubli n'a pas de place.

Notes

- (1) Marcel Proust, *Albertine disparue*, établie par Nathalie Mauriac et Étienne Wolf, Grasse, 1987.
- (2) «Or il se trouve qu'un épisode douloureux de ce livre (une étude sur l'Oubli) se passe en partie à Venise et contient des descriptions assez peu faites jusqu'ici, je crois». *Correspondance de Marcel Proust, tome XVI*, Plon, p.292.
- (3) «... la fin de *Sodome III* où il n'y a rien à changer et qui est ce que j'ai écrit de mieux (La mort d'Albertine, l'oubli).» *Correspondance*, tome XX, p.500.
- (4) Jean-Yves Tadié, *Marcel Proust*, p.904, Gallimard, 1996.
- (5) N.Mauriac, in *Introduction de La Prisonnière* suivi de *Albertine disparue*, Livre de Poche, 1993, pp.45-50.
- (6) Anne Chevalier, in Notice pour *Albertine disparue*, tome IV, «Bibliothèque de la Pléiade», Gallimard, 1989, p.1089.
- (7) «Elle n'est pas "plus que morte" pour nous. Elle est une morte dont on se souvient affectueusement», *Les plaisirs et les jours*, «Bibliothèque de la Pléiade», Gallimard, 1971, p.134.
- (8) «Ce contraste entre l'immensité de notre amour passé et l'absolu de notre indifférence présente, ...nous le constarons froidement dans la vie, précisément parce que notre état présent est **l'indifférence et l'oubli**, que notre aimé et notre amour ne nous plaisent plus qu'esthétiquement tout au plus, et qu'avec l'amour, le trouble, la faculté de souffrir ont disparu» (soulignés par nous). *Ibid.*, p.119. Les caractères gras comme on va voir aussi ci-dessous sont toujours soulignés par nous.
- (9) Maurice Bardèche, *Marcel Proust romancier*, I, Les Sept Couleurs, 1971, p.53.
- (10) «Je fus guéri vers la fin de cette deuxième année et je n'en ai plus jamais souffert depuis. C'est dans ces guérisons que j'admire la nature... À vrai dire, je crois que, pareille à ces médecins qui sous différents noms de calmants vous donnent de l'opium, ses remèdes sont toujours à la base d'**oubli**, ou plutôt d'**habitudes** qui est le vrai nom, vous le savez, **l'oubli** n'est qu'une variété». *Jean Santeuil, op.cit.*, p.201.
- (11) «Quelle fatigue que d'aimer sans cesse ce qui n'a de beauté que parce que nous l'aimons et qui, deux ans après, nous paraîtra fastidieux!», *ibid.*, p.386.
- (12) «les personnes dans lesquelles nous avons l'illusion d'avoir mis le plus de nous-même, sans doute nous n'avons rien mis, que le vent de notre amour et la fumée de nos sens. Car, une fois cela envolé, combien peu nous désirons le revoir!». *Ibid.*, p.387.
- (13) «Quelque fois en passant devant l'hôtel il se rappelait les jours de pluie où il emmenait jusque-là sa bonne, en pèlerinage. Mais il se les rappelait sans la mélancolie qu'il pensait devoir devoir goûter un jour dans le sentiment de ne plus l'aimer. Car cette mélancolie, ce qui la projetait ainsi d'avance sur son **indifférence** à venir, c'était son amour. Et cet amour n'était plus». *Ibid.*, p.674.

- (14) «Si au temps de son bonheur elle (= la petite phrase) avait anticipé par sa tristesse sur le temps de leur séparation, au temps de leur séparation par son sourire elle avait anticipé sur le temps de son **oubli**. Il avait **oublié** Françoise. Ce fut sans chagrin qu'il entendit la petite phrase». *Ibid.*, p.818.
- (15) «Sans doute Swann était certain que s'il avait vécu maintenant loin d'Odette, elle aurait fini par devenir **indifférente**, de sorte qu'il aurait été content qu'elle quittât Paris pour toujours ; il aurait eu courage de rester ; mais il n'avait pas celui de partir». *Swann*, tome I, p.347.
- (16) «Voici qu'à l'affaiblissement de son amour correspondait simultanément un affaiblissement du désir de rester amoureux... quand Swann ramassa par hasard près de lui la preuve que Forcheville avait été l'amant d'Odette, il s'aperçut qu'il n'en ressentait aucune douleur, que l'amour était loin maintenant, et regretta de n'avoir pas été averti du moment où il le quittait pour toujours». *Ibid.*, pp.371-372.
- (17) *Op.cit.*, tome XIV, pp.357-361.
- «Je dois avouer à ma honte que... ce voyage a plutôt marqué **une première étape de détachement de mon chagrin**, ... il y a eu des moments, peut-être des heures, où il (=Agostinelli) avait disparu de ma pensée».
- «Mais j'ai aussi la tristesse de sentir que même vives elles (=souffrances) sont pourtant peut-être moins obsédantes qu'il y a un mois et demi ou deux mois. Ce n'est pas parce que les autres sont morts que le chagrin diminue, mais parce **qu'on meurt soi-même**. Et il faut une bien grande vitalité pour maintenir et faire vivre intact le «moi» d'il y a **quelques semaines**. Son ami ne l'a pas oublié. le pauvre Alfred. Mais il l'a rejoint dans la mort et son héritier, le «moi» d'**aujourd'hui** aime Alfred mais ne l'a connu que par les récits de l'autre. C'est une tendresse de second main».
- «Quand vous lirez mon troisième volume celui qui s'appelle en partie *A l'ombre des jeunes filles en fleur*, vous reconnaîtrez l'anticipation et la sûre prophétie de ce que j'ai éprouvé depuis».
- (18) *Ibid.*, tome XIV, p.284.
- «Je commence à subir peu à peu la force de l'oubli, ce puissant instrument d'adaptation à la réalité, destructeur en nous de ce passé survivant qui est en constante contradiction avec elle. Non pas que je n'aimasse plus Albertine. Mais déjà je ne l'aimais plus comme dans les derniers temps comme un des jours plus anciens de notre amour... Albertine n'aurait rien pu me reprocher. On ne peut être fidèle qu'à ce dont on se souvient, on ne peut se souvenir que de ce qu'on a connu. **Mon moi nouveau** tandis qu'il grandissait à l'ombre de l'**ancien qui mourait** avait entendu celui-ci parler d'Albertine. À travers les récits du moribond, il croyait la connaître, l'aimer. Mais ce n'était qu'une tendresse de seconde main».
- (19) *Albertine disparue*, tome IV, pp.220-223.
- «J'aurais été incapable de ressusciter Albertine parce que je l'étais de me ressusciter moi-même, de ressusciter **mon moi d'alors**... ma pensée était habituée

à son maître — **mon nouveau moi** — quand elle s'aperçut qu'il était changé... Une fois que l'oubli se fut emparé de quelques points dominants de souffrance et de plaisir, la résistance de mon amour était vaincue, je n'aimais plus Albertine... Non seulement cette nouvelle qu'elle était vivante ne réveilla pas mon amour, non seulement elle me permit de constater combien était déjà avancé mon retour vers l'**indifférence**, mais elle lui fit instantanément subir une accélération si brusque...».

(20) *Ibid.*, p.220.

(21) *Sodome et Gomorrhe*, tome III, pp.152-160.

«le visage tendre, préoccupé et déçu de ma grand-mère, telle qu'elle avait été ce premier soir d'arrivée... de ma grand-mère véritable dont, pour la première fois depuis les Champs-Élysées où elle avait eu son attaque, je retrouvais dans un souvenir involontaire et complet la réalité vivante», p.153.

«**Le moi que j'étais alors** et qui avait disparu si longtemps», p.154.

(22) Pierre-Louis Rey, in *résumé pour Les jeunes filles*, tome II, p.1963.

(23) N.A.F.16761 de la Bibliothèque nationale.

(24) *Les jeunes filles*, pp.1529-1534.

« 1.Coup de barre et changement de direction dans les caractères — 2.Le marquis de Norpois — 3.La matinée de Berma — 4.Le dîner avec le marquis de Norpois — 5.Après le dîner — 6.Retour de Gilberte aux Champs-Élysées — 7.Mon amitié avec les Swann — 8.Mes sorties avec les Swann — 9.Le déjeuner avec Bergotte — **10.Comment je cesse de momentanément de voir Gilberte et quel chagrin j'en éprouve** — 11.**Suite du chagrin que me cause ma séparation avec Gilberte** — 12. **Élégance et beauté de Mme Swann**».

(25) «C'était à un long et cruel **suicide de moi** qui en moi-même aimait Gilberte que je m'acharnais avec continuité... si Gilberte ne venait pas à mon aide et ne détruisait pas dans son germe ma future indifférence dans son germe **ma future indifférence**». I, pp.600-601.

(26) «Nous savons tous, quand nous n'aimons plus, que l'**oubli**, même le souvenir vague ne causent pas tant de souffrances que l'amour malheureux. C'est d'un tel **oubli** anticipé que je préférerais, sans me l'avouer, la reposante douceur». I, p.611.

(27) «L'amabilité d'un être que nous n'aimons plus et qui semble encore excessive à notre **indifférence** eût peut-être été bien loin de suffire à notre amour... De sorte qu'il n'est pas certain que le bonheur survenu trop tard, quand on ne peut en jouir, **quand on n'aime plus**, soit tout à fait ce même bonheur dont le manque nous rendit jadis si malheureux. Une seule personne pourrait en décider, **notre moi d'alors ; il n'est plus là**». I, p.618.

(28) «Je continuais bien à me dire que Gilberte ne m'aimait pas, que je le savais depuis assez longtemps, que je pouvais la revoir si je voulais, et, si je ne le voulais pas, l'**oublier à la longue**». I, p.614.

(29) «Mais j'étais encore bien loin de **cette mort du passé**. J'aimais celle qu'il est vrai que

je croyais détester». I, p.615.

(30) «Enfin une dernière raison s'ajouta plus tard à celle-ci pour me faire cesser complètement mes visites à Mme Swann. Cette raison, plus tardive, **n'était pas que j'eusse encore oublié Giberte, mais de tâcher de l'oublier plus vite**». I, p.621.

(31) «Je regrettais, à ces moments-là d'avoir renoncé à entrer dans la diplomatie et de m'être fait une existence sédentaire, pour ne pas m'éloigner d'**une jeune fille que je verrais plus et que j'avais déjà presque oubliée**». I, p.623.

(32) «J'étais arrivé à **une presque complète indifférence** à l'égard de Gilberte, quand deux ans plus tard je partis avec ma grand-mère pour Balbec». *J.F.*, II, p.3.

(33) *N.A.F.*16761, la quatrième page de pl.44. Voir la phrase analogue, *J.F.*, II, p.6.

(34) Pierre-Louis Rey, *A l'ombre des jeunes filles en fleurs, Étude critique*, Champion, 1983, p.27.

(35) «Pourtant au moment de ce départ pour Balbec et pendant les premiers temps de **mon séjour, mon indifférence n'était encore qu'intermittente**». *J.F.*, II, p.3.

(36) *J.F.*, II, pp.30-32.

«la forme la plus humble, obscure, organique, presque inconsciente, de ce grand refus désespéré qu'opposent les choses qui constituent **le meilleur de notre vie présente** à ce que nous revêtions mentalement de notre acception la formule d'un avenir où elles ne figurent pas.»

«mes parents mourraient un jour, que les nécessités de la vie pourraient m'obliger à **vivre loin de Gilberte**.»

«Quand Swann m'avait dit à Paris, un jour que j'étais particulièrement souffrant : "Vous devriez partir pour ces délicieuses îles de l'Océanie, vous verrez que vous vous n'en reviendrez plus",

j'aurais voulu lui répondre : "**Mais alors je ne verrais plus votre fille, je vivrai au milieu de choses et de gens qu'elle n'a jamais vue.**"»

(37) P.-L. Rey, in *Notice*, II, p.1333.